

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 29.
ABONNEMENTS.	2 CENTS LE NUMERO.	ADMINISTRATION ET REDACTION: 32 RUE BONSECOURS Boite 1359, Bureau du Poste, Montréal.
Un an \$1.00 Six mois 50 Trois mois 25		

MONTREAL, 17 NOVEMBRE 1881.



“ Nous ne sommes pas heureux depuis quelque temps. ” (Page 275, col. 2.)

PÉRINE ROSIER.

PREMIÈRE PARTIE.

LA COMTESSE DE KÉROUAL.

1.—L'auberge du Chevreuil-d'Argent.

—Marie-Jeanne ?

—Voilà, bourgeoise.

—Es-tu descendue à la cave, ma fille ?

—Oui, bourgeoise et j'ai monté du vin, comme vous me

pariez dit. les deux paniers sont là, dans le bas de l'ormoire.

—Que fait ce paresseux de Jean-Louis ?

—Il est à l'écurie ; il vance l'avoine pour les chevaux des rouliers et pour le bidet de ces pauvres diables qui sont arrivés dans une mauvaise carriole dont le charrou ne donnerait pas trois écus.

—Ah ! oui, les faiseurs de tours... les saltimbanques !... Si l'auberge du *Chevreuil-d'Argent* n'avait que des pratiques comme celles-là, je crois, Marie-Jeanne, que vous ne ferions pas fortune.

—Ah ! bourgeoise, vous en pouvez jurer hardiment.

—Mais ils ont l'air de braves gens tout de même. la femme surtout.

—Et puis leur petite fille est jolie comme un cœur. C'est-il dommage d'habituer un amour d'enfants comme ça à des métiers pareils ! pas vrai bourgeoise ?

—M'est avis que tu as raison. Marie Jeanne, mais c'est leur affaire et non point la nôtre. Où en est le souper ?

—Il va bien, le souper. Encore quelques tours de broche et le gigot sera cuit à point, et le dindou aussi. Quant au ragôût de veau aux petits oignons, à l'étuvée de carpes et au civet de lièvre, hâirez-moi ça, bourgeoise. Ça embaume !

—Débarrasse la table et mets le couvert pour les rouliers et les saltimbanques.

—Ça sera fait dans l'instant.

—As-tu préparé tout dans la petite salle pour le souper de M. le docteur ?

—Oui, bourgeoise.

—Tu n'as pas oublié la bouteille de vin de la Moselle de 1845 ?

—Je l'ai montée avec les autres.

—Ce digne M. Perrin, il faut le soigner ! Un si bon jeune homme ! un vrai savant ! Il a fait ses études à Paris, rien que cela ! Avons-nous assez de chance que le vieux Gérardmer se soit laissé mourir, lui qui était toujours bougon, pestant, jurant, tempêtant et refusant de se déranter sitôt qu'il tombait de la neige ou du verglas, et que le docteur Perrin soit venu le remplacer ! Eh voilà un qui ne regardera point à ses pas, qui n'aura nulle crainte de fatiguer son bidet et qui ne s'inquiètera ni du vent ni de l'orage quand il s'agira d'aller visiter un malade dans la montagne. Avec ça, toujours gracieux, toujours souriant, et pas plus fâiseur d'embarras que rien du tout. Et de l'esprit, donc, de l'esprit ! Il cause avec moi tous les soirs pendant plus d'une heure, et je te réponds qu'il y a grand plaisir.

—Dam ! la bourgeoise, ça n'est pas étonnant, vous causez si bien !

—Il est garçon, le digne jeune homme, et un peu gourmand (je ne dis pas ça pour le lui reprocher ; ah ! grand Dieu, bien au contraire). Je ne désespère point de le décider à prendre pension chez nous, au moins pour le dîner, et ça rapporterait honneur et profit à l'auberge du *Chevreuil d'Argent* ; sans compter que, si quelqu'un de la maisonnée tombait malade, le docteur nous donnerait des consultations gratis.

—C'est ça qui serait avantageux, la bourgeoise, s'écria Marie-Jeanne.

—Mais pour le décider à rester chez nous, poursnivit l'aubergite, il faut le prendre par son faible, lui cuisiner de bons petits plats et lui réserver les vieilles bouteilles de derrière les fagots ; et nous le ferons, je m'en charge. Coupe le pain dans la soupière, Marie-Jeanne. Voilà sept heures qui sonnent au coucou. Le docteur ne tardera plus guère à venir ; il ne faut pas le faire attendre.

Les paroles qui précèdent venaient d'être échangées entre dame Monique Clerget et Marie-Jeanne, sa servante, dans la salle basse de l'unique auberge du petit village de Rixviller, dans les Vosges, à six lieues d'Épinal.

Dame Clerget, robuste femme d'une cinquantaine d'années, bien conservée, veuve d'un époux qu'elle avait, de son vivant,

conduit à la bague, mais rendu fort heureux nonobstant, dirigeait avec intelligence et succès l'hôtellerie du *Chevreuil d'Argent*.

A plusieurs lieues à la ronde on vantait la distinction de sa cuisine et l'excellence de son vin de la Moselle, à la fois sec et pétillant.

Dame Clerget ne se souvenait point d'avoir jamais été coquette, mais elle conservait le respect de sa personne et le manifestait par une propreté rigoureuse, bien rassurante pour ceux qui se disputaient les mets accommodés par elle ou exécutés sous sa surveillance. Elle avait la main lesté, l'œil vif, la langue bien pendue, et vivait en bonne intelligence avec son garçon d'auberge, Jean-Louis, et sa servante, Marie-Jeanne, brave et belle fille, blanche et grasse, et d'un blond tirant sur le roux ; en résumé, fort agréable échantillon d'un type qui se rapprochait beaucoup de celui de la villageoise alsacienne.

Notre récit commence avec le mois de mai de l'année 1847.

Au dehors, la nuit allait succéder au crépuscule, mais une nuit serène et que des myriades d'étoiles étincelant au firmament rendaient transparente et lumineuse.

Un feu vif pétillait dans la haute cheminée de la vaste pièce servant à la fois de cuisine et de salle à manger à l'auberge du *Chevreuil d'Argent*. Devant ce brasier tournait la broche amplement garnie. Un peu plus loin, deux ou trois casseroles, placées sur un fourneau, répandaient de bonnes odeurs.

De grands dressoirs en chêne et en noyer, que le temps avait revêtus d'une chaude teinte sombre et d'un brillant vernis s'appuyaient contre les murailles ; de beaux plats d'étain luisant, des assiettes de faïence à coqs étaient sur les rayons leurs reflets métalliques et leurs pittoresques colorages.

Entre ces meubles et de hautes armoires pleins de linge se voyaient, attachées au papier de tenture par de grands clous à têtes quadrangulaires, ces naïves images d'Épinal, violemment euluminées, et que les collectionneurs ne peuvent plus qu'à grande peine se procurer aujourd'hui : *la légende du Jaij-Errant, Damon et Pythios, les Quatre fils Aymon*, etc., etc.

Au plafond à petites poutrelles pendaient des jambons fumés, des andouilles, des saucissons et d'énormes quartiers de lard.

Dans l'un des angles de la salle basse se voyait le classique coucou des Vosges, à double sonnerie, avec ses deux poids et son balancier.

Une lampe de cuivre, sans verre, posée sur la table, combattait de son mieux l'obscurité, conjointement avec les vives clartés du foyer.

Sept heures sonnèrent.

Trois ou quatre rouliers en blouse, coiffés de chapeaux mous à larges ailes et la pipe aux dents, firent irruption dans la salle, saluèrent bruyamment Mme Clerget et demandèrent à grands cris leurs souper que Marie-Jeanne s'empressa de leur servir.

Ils venaient de s'attabler depuis quelques instants et jouaient des mâchoires et des gobelets avec une satisfaction visible, quand de nouveaux personnages entrèrent à leur tour, mais d'une façon silencieuse, timide en quelque sorte.

Ces nouveaux venus (que nous avons entendus nommer les saltimbanques) étaient trois, le père, la mère et une petite fille.

Le père, homme de trente-cinq ans environ, semblait en avoir au moins oinquante ; une chevelure épaisse et crépue,

mêlé et la de mèches blanches, couronnait son front bas que traversait de part et part un sillon qui prenait naissance entre les deux sourcils. Un collier de barbe grisonnante entourait ses joues creuses, pâles et déjà ridées. Il avait le nez long et crochu, les yeux d'un bleu clair, très-couverts par les papiers, et dont le regard vague et indécis exprimait l'inquiétude et l'humilité.

Cet homme avait dû être très-fort, il l'était encore peut-être, mais sa haute taille se voûtait sous le poids écrasant des fatigues quotidiennes, des privations et des soucis.

Son costume, composé d'un mauvais paletot, jadis brun, d'un chapeau rayé et d'une culotte grise que de longues guêtres venaient rejoindre au-dessus du genoux, ne décelait en rien sa profession.

La femme pouvait avoir vingt-six ans. La fatigue, les souffrances, les atteintes dévastatrices de la misère, avaient glissés sur elle sans altérer son beau visage.

Les contours purs, les lignes vigoureuses de son profil bronzé offraient de frappantes ressemblances avec certaines médailles romaines. A tort ou à raison, cette femme paraissait avoir dans les veines le sang riche et magnifique des Transylvéniens.

Sa chevelure fauve, épaisse et longue, formait sur sa tête une torçade dont les dents aiguës d'un mauvais poigne de corne ne pouvaient qu'à grand-peine contenir les ondes révoltées.

Les yeux très-grands, d'un bleu sombre et presque noir, exprimaient à la fois la bonté la plus tendre et la plus indomptable énergie. Il en était de même de la bouche, aux lèvres charnues et d'un rouge vif.

Une robe d'indienne tout usée, chargée de reprises et dont un nombre infini de lavages avait rendu la couleur indécise, laissait deviner des formes irréprochables.

A cet ensemble, presque parfait, manquait une seule chose, la distinction.

La jeune femme dont nous venons d'esquisser le portrait était belle assurément, mais d'une beauté toute populaire.

La petite fille à laquelle elle donnait la main, ressemblait au contraire beaucoup plus à l'enfant d'une duchesse qu'à la fille d'une saltimbanque. Figurez-vous un adorable chérubin de trois ans à peine, un amour de bébé blanc et blond, pétri de neige et de feuilles de roses. Une merveille, un petit chef-d'œuvre.

Ce *brby*, qui certes eût fait la joie et l'orgueil d'une pairie d'Angleterre, semblait insouciant et joyeux comme le sont toujours, grâce au ciel, les enfants qui se sentent aimés.

—Ah! ah! vous voilà, vous autres, dit Mme Clerget d'une grosse voix joviale, vous arrivez bien, dépêchez-vous de vous mettre à table, le souper va *froidir*.

Le saltimbanque et sa compagne tournèrent les yeux, avec une convoitise manifeste, vers les plats étalés devant les rouliers, et dont les parfums pénétrants devaient exercer des séductions irrésistibles sur des estomacs affamés, puis ils échangèrent un regard, et la jeune femme se dirigea lentement du côté de la maîtresse de l'auberge.

Monique Clerget, les deux poings sur les hanches, la regardait venir et lui souriait d'un air de bonne humeur.

La jeune femme s'arrêta, baissa les yeux, une rougeur vive colora ses joues brunes et elle dit d'une voix presque tremblante :

—Madame, nous ne nous mettrons pas à la table avec ces braves gens...

—Tiens! tiens! tiens! s'écria l'aubergiste stupéfaite, vous ne vous mettez pas à la table! et à cause donc?

—Parce que ce repas n'est point fait pour nous.

—Pourrait-on savoir pourquoi, sans vous commander?

—Mon Dieu, madame, je vais vous le dire. Nous ne sommes pas heureux depuis quelques temps, le métier ne va pas du tout, notre père est tombé malade en route et il nous a fallu le laisser dans un hôpital, ce qui nous empêche de faire la parade pour attirer le monde.... enfin, notre bourse est à peu près vide.

Mme Clerget fit un mouvement, à la nature duquel la jeune femme se méprit, car elle se hâta d'ajouter :

—Mais nous avons beau être pauvre, nous ne demandons rien à personne et nous ne prenons que ce qu'il nous est possible de payer. Il nous reste un écu de cinq francs, nous voulons en dépenser ici la moitié, y compris la nourriture de notre cheval. Cinquante sous! ah! nous savons bien que ce n'est pas grand-chose et qu'il vaudrait mieux pour vous que des pratiques de notre espèce ne viennent point embarrasser votre auberge, mais nous n'avons vu aucun autre endroit plus modeste dans le village, c'est pour cela que nous sommes entrés chez vous. Excusez-nous donc, madame, et donnez-nous du pain, du fromage et un peu de vin, si toutefois cela est possible sans que notre note ne dépasse la moitié de l'écu qui nous reste.

Mme Clerget tira vivement son mouchoir de la poche de son tablier, elle commença par se moucher avec un bruit de trompette, puis elle essuya une grosse larme qui roulait sur sa joue.

II.—Le docteur Perrin.

La jeune femme regardait avec étonnement Mme Clerget dont elle ne s'expliquait point l'émotion, et qui, moitié pleurant, moitié riant, s'écria tout à coup :

—Vous moquez-vous du monde, la petite mère, et croyez-vous par hasard qu'à l'auberge du *Cherueil-d'Argent* on laisse de braves gens manquer de quelque chose quand ils ont par hasard la bourse un peu légère? D'abord, je vous en prévienne, ce n'est point mon système! je n'ai jamais eu l'habitude d'être *regardante*, et vous comprenez bien que je ne commencerai pas à mon âge! Mettez-vous donc à la table, dépêchez-vous pour rattrapper le temps perdu, et mangez de bon appétit. Pour vos cinquante sous vous serez nourris comme des princes.... et j'y gagnerai encore quelque chose!...

—C'est vrai, madame, répondit la saltimbanque avec émotion, vous y gagnerez la bénédiction de Dieu et la conscience d'avoir fait une bonne action....

—Une bonne action à bon marché, alors! reprit vivement Mme Clerget, tout est pour rien dans ce pays-ci, et comme la maison est à moi, je n'ai pas de frais de loyer. Vous devez être fatigués, ajouta la digne femme en prenant la petite fille dans ses bras et en couvrant de gros baisers ses joues fermes et roses, je vais vous faire préparer une bonne chambre avec deux bons lits, et je vous répond que ce joli chérubin-là dormira comme un charme.

—Je ne sais en vérité, madame, de quelle façon vous remercier d'une bonté si grande....

—Ne me remercier pas du tout, ce sera beaucoup plus tôt fait, interrompit Mme Clerget, d'ailleurs il me semble que, puisque je tiens une auberge, c'est pour loger les gens. Ah! vous serez bien couchés, une paillasse, deux matelas et un lit de plume! Vous m'en direz des nouvelles!...

—Malheureusement, madame, nous ne pouvons pas accepter votre hospitalité pour cette nuit...

—Pourquoi donc ça?

—Il faut que nous nous remettions en route tout de suite après le souper.

—Ah! bah!

—C'est demain la foire de Remiremont, nous espérons y gagner un peu d'argent et nous voulons nous y trouver de bonne heure.

—Mais d'ici à Remiremont il n'y a que six lieus, ne vous suffirait-il pas de partir au point du jour?

—Notre pauvre bidet va si lentement que nous arriverions trop tard, les meilleures places seraient prises sur le champ de foire.

—Et vous ferez voyager comme ça toute la nuit cette chère petite fille, ce doux trésor du bon Dieu?

—La pauvre enfant a tout à fait l'habitude de passer les nuits dans la carriole. Elle dort sur mes genoux aussi bien que dans un lit, et se réveille fraîche et joyeuse.

—Alors, puisqu'il le faut absolument, je n'insiste plus. Agissez pour le mieux; mais d'abord mettez-vous à table et tâchez de faire un bon repas.

A ce moment, la grosse Marie-Jeanne qui depuis un instant avait disparu, se précipita dans la salle basse en s'écriant:

—Madame, madame, voici M. le docteur! J'entens son cheval sur la route; il doit être au tournant, vers la mairie; il marche au grand trot; dans deux minutes, il arrivera.

Monique Clerget cessa tout aussitôt de s'occuper des saltimbanques.

—Vite, ma fille, répondit-elle, appelle Jean Louis pour qu'il conduise à l'écurie le cheval de M. le docteur.

—Oui, bourgeoise.

—Allume les bougies et porte les dans la petite salle.

—Bourgeoise, j'y cours.

—Non, ce n'est pas la peine, je vais les allumer moi-même. Mets la poêle sur le feu pour la friture, et vite, et vite, haut la patte! Dépêchons, dépêchons!

—Oui, Bourgeoise, répondait toujours Marie-Jeanne, quelque peu ahurie par les ordres multiples et simultanés de sa maîtresse.

Tandis que ceci se passait dans la salle basse, le bruit cadencé du trot d'un cheval s'était rapproché de plus en plus; le cavalier s'arrêta devant l'auberge, appela lui-même Jean-Louis, remit sa monture entre ses mains et entra.

Ce nouveau venu, que nous savons déjà s'appeler le docteur Perrin, était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, de taille moyenne, d'une figure agréable et intelligente, soigneusement rasé, à l'exception de deux petits favoris en côtelettes, et vêtu de noir de la tête aux pieds, sauf la classique cravate blanche faisant partie intégrante du costume de tout médecin, comme de tout avocat qui se respecte.

Il portait des gants noirs et tenait de la main droite une

cravache à pomme d'argent. De légers éperons d'acier résonnaient à ses talons de bottes.

Monique Clerget se dirigea vivement vers lui, le débarrassa, presque de force, de sa cravache et de son chapeau, en lui disant avec une volubilité extraordinaire:

—Bonsoir, monsieur le docteur. Avez-vous couru beaucoup, monsieur le docteur? êtes-vous bien fatigué, monsieur le docteur? avez-vous grand appétit, monsieur le docteur? avez-vous froid, monsieur le docteur?

—Grand merci de votre intérêt, ma digne hôtesse, répondit le jeune homme en souriant et en se dirigeant du côté de la haute cheminée. J'ai couru beaucoup, je ne suis pas fatigué, je meurs de faim et je vois ce beau feu avec grand plaisir, car la soirée est diablement fraîche.

—Chauffez-vous dore, monsieur le docteur, reprit Mme Clerget en plaçant une chaise à côté du foyer. Avant cinq minutes, vous serez servi, et je vous ai cuisiné un petit souper, oh! mais, un petit souper!... Vous verrez tout à l'heure! Je ne vous dis que ça!

En effet, avant que les cinq minutes ne fussent écoulées, le médecin s'installa dans la pièce voisine de la grande salle, et réservée pour les hôtes de sérieuse importance, tels que le juge de paix du canton et le notaire de la ville voisine. Cette pièce jouissait, dans le pays, d'une réputation méritée de splendeur, grâce à son papier de tenture représentant des épisodes de la prise d'Alger, et recouvert d'un éclatant vernis que, tous les deux ans, le vitrier du bourg le plus proche venait renouveler avec un soin religieux.

Une table carrée, recouverte d'une nappe bien blanche et éclairée par deux bougies, offrait un aspect réjouissant avec sa soupère fumante, ses assiettes de faïence peinte et ses deux bouteilles, dont l'une, au col allongé et aux flancs étroits, contenait le vin de la Moselle de 1845.

Le médecin s'assit et commença son repas avec une vivacité qui dénotait le plus vigoureux appétit; mais cet appétit, si vivace qu'il fût d'ailleurs, devait trouver amplement à se satisfaire, car au potage succéda un plat de ris de veau accommodés aux queues d'écrivisses, puis une friture de petites truites, puis un civet de lièvre, puis un dindonneau rôti accompagné d'une salade, et enfin un gâteau de prunes conservées, d'une physionomie tout à fait engageante.

Cet excellent souper, accompagné de vieux vin du Jura couleur de rubis, et de vin de la Moselle couleur d'ambre, avait rendu la vie à un moribond. Il colora d'un incarnat léger les joues du docteur qui se portait à merveille, et dont la physionomie animée et souriante exprimait une satisfaction gastronomique vive et complète.

Quand il eut achevé son dessert, composé d'un fromage du pays, de raisins secs et de confitures, Mme Clerget plaça devant lui une tasse de café bouillant, un flacon d'eau-de-vie et une assiette pleine de cigares de contrebande, puis elle se posa en point d'interrogation et son attitude signifiait de la façon la plus claire.

(La suite au prochain numéro.)

GEORGE et LOUISE.

XVII

(Suite.)

—Où vas-tu, Florence? Prends garde.... prends garde.... M. Jean est là!... Tu sais comme il t'a traité!..

—Ah! Marie-Anne, dit la servante désolée, ne craignez rien, notre pauvre monsieur, depuis la dernière consultation, n'est plus le même homme; il tombe ensemble, il ne dit plus rien, tout le monde entre et sort. Monsieur Florence, au nom du ciel...

Je n'entendis pas la fin de tout cela, et prenant mon chapeau, je partis en courant. Dehors je ralentis le pas pour me remettre, et j'arrivai là-bas, réfléchissant à ces choses étranges.

Comme Rosette l'avait dit la porte de la maison était ouverte, entrant et sortant qui voulait. Plusieurs domestiques stationnaient autour des voitures, il me regardèrent entrer; et dans la grande salle du piano, je vis les médecins réunis: quatre ou cinq vieux en capote, la cravate lâchée, les cheveux ébouriffés, parlant et se disputant entre eux sans gêne, comme de vrais savants qui ne s'inquiètent que de leurs affaires.

Au moment où je paraissais sur le seuil, M. Bourgard, de Sarrebourg, qui me connaissait, dit:

—Le voilà!

Je les saluai tout ému.

L'un d'eux, le plus grand, en habit noir et cravate blanche, la figure longue, avec un gros nez, une grande bouche, le front large et haut, et de grandes rides, l'air respectable comme un de nos inspecteurs de l'université, M. Ducoudray, de Nancy, me demanda très-poliment:

—Vous êtes monsieur Florence, l'instituteur des Chaumes?

—Oui, monsieur.

—Eh bien, monsieur, dit-il d'un air agréable et pourtant très-sérieux, nous sommes dans un cas singulier, dont vous seul pouvez nous donner la solution.

Et comme je voulais m'excuser, disant que j'étais un pauvre maître d'école, bien incapable d'éclairer des gens aussi instruits, il m'interrompit.

—Attendez! fit-il. Laissez-moi vous expliquer ce dont il

s'agit.—Vous savez sans doute, monsieur, que mes confrères ici présents sont plusieurs fois venus aux Chaumes, pour traiter la maladie de Mlle Louise Rantzau, tantôt seuls et tantôt en consultatoin?

—Oui, monsieur, lui répondis-je.

—Ils ont cru devoir recourir à mes lumières, fit-il en continuant. J'ai vu la malade; elle est gravement atteinte d'une douleur qui la mine, et qui la tuera certainement, si nous ne parvenons pas à en connaître la cause. J'ai beaucoup insisté pour obtenir d'elle des indications précises à ce sujet; mais par un sentiment quelconque de crainte ou de pudeur, nous ne pouvons obtenir d'elle les renseignements indispensables, A la fin, monsieur, sur ma grande insistance, cette jeune et

intéressante malade, en pleurant et se cachant la figure, s'est écriée: "Non! jamais.. jamais je ne pourrai dire cela!... Demandez à M. Florence!..." Et puis elle a paru épouvanté de ce qu'elle venait de nous dire. Maintenant, monsieur, parlez, le sort de la pauvre enfant est entre vos mains; que savez-vous des causes de cette maladie? D'après vos indications nous allons diriger le traitement. Soyez clair, je vous prie, et n'hésitez pas; vous êtes entre gens qui prennent sur eux toutes les responsabilités.

J'étais devenu très-pâle, et quand il eut fini, m'essuyant les yeux, car malgré moi des larmes me coulaient sur les joues, je dis:

—Eh bien, monsieur, quoi qu'il puisse m'arriver, quand je devrais perdre ma place et tomber dans la misère, à cause de ce que je vais vous dire, il faut que vous sachiez tout. Louise aime son cousin George Rantzau, qui l'aime aussi et qui donnerait sa vie pour elle; mais les

pères de ces deux jeunes gens — deux frères pourtant! — se détestent depuis des années; ils se sont fait le plus grand tort; ils ont divisé et scandalisé le pays par leur haine abominable, et jamais ils ne consentiront au mariage de leurs enfants, qui le savent et sont désespérés.... Ma pauvre Louise est désespérée; elle aime mieux mourir que d'épouser le garde général qu'on veut lui donner de force!... Voilà, messieurs, la vérité; je vous le dis, c'est cela.... vous pouvez me croire!

—Et nous vous croyons, dit alors le vieux médecin de Nancy, en regardant ses confrères. Vous le voyez, messieurs, je ne m'étais pas trompé, c'est le second cas de ce genre que je rencontre dans ma pratique: le sentiment de l'amour l'em-



M. Jean assis là, le regard sombre... (Page 278, col 2)

portant même sur l'instinct de conservation !... Fidèle jusqu'à la mort !...

Comme il finissait de dire cela, en me retournant je vis M. Jean ; il était entré par la petite porte du cabinet, il avait tout entendu. Mais c'était un homme tout autre que deux mois avant ! Il n'avait plus que les os et la peau, il était voûté, jaune, se laissant aller, ne faisant plus attention à rien, le grand gilet ouvert, la chemise sans cravate, enfin un être en quelque sorte ruiné, sans souci de lui-même, comme on se représente les avarés qui ont perdu leur trésor ; lui, il avait perdu son orgueil !

M. Ducoudray s'était retourné pour lui dire :

—Vous venez d'entendre, monsieur ?

—Alors, fit-il, la langue épaisse, vous ne pouvez plus rien essayer ? Vous ne savez plus rien ? Vous...

—Nous savons, interrompit le docteur d'un ton bref, que votre pauvre enfant s'éteindra dans quelques semaines, aux premiers grands froids, si vous ne trouvez pas moyen de vous entendre avec votre frère, et de marier ces jeunes gens qui s'aiment !... Voilà ce que nous savons !...

Et prenant son chapeau, avec un petit manteau gris, sur la table, il dit :

—Messieurs, la consultation est terminée, je crois que nous pouvons partir.

Il sortit, les autres le suivirent : et les domestiques aussitôt coururent chercher les chevaux à l'écurie, pour atteler.

Moi, j'étais aussi dehors, sur la porte, regardant ce mouvement, et rêvant à ce qui venait de se passer. M. Jean restait seul dans la salle ; je ne sais pas quelle figure il avait, mais il pouvait bien se frapper la poitrine et dire :

—C'est ma faute !... c'est ma très grande faute !...

Une heure sonnait. Je rentrai bien vite casser une croûte de pain, avant d'entrer à l'école, où les enfants étaient déjà réunis, criant, sifflant et se réjouissant, tout étouffés de mon retard ; depuis vingt-cinq ans cela ne m'était jamais arrivé !

Aussitôt que je parus, l'ordre se rétablit ; mais on pense bien que je n'avais guère la tête à mes leçons. Tant de chagrin depuis bientôt deux mois m'avait aussi rendu malade ; je m'indignais contre le genre humain, je voyais tout en noir ; mon herbier, mes insectes, mes fossiles, tout était abandonné. Ce jour-là surtout, après avoir appris le danger de Louise, je souffrais beaucoup ; et les questions, les observations de ma femme pendant le souper m'étaient insupportables.

—Laisse-moi tranquille, lui disais-je, ne me parle pas !... Mon existence n'est-elle pas assez empoisonnée, sans entendre encore toutes ces vaines paroles !

Enfin, Marie-Anne et Juliette ayant replié la nappe, lavé la vaisselle et fini leur ouvrage, allèrent se coucher. Moi, dans mon cabinet, je rêvais près de ma lampe, me demandant si M. Jean aurait la barbarie de persister dans sa volonté jusqu'à la fin ; s'il verrait mourir son enfant, plutôt que de lui rendre au moins l'espérance, et si Dieu permettrait une si grande injustice.

Cela me paraissait impossible ; j'en étais révolté ; je maudissais cet homme et je lui souhaitais des châtimens proportionnés à sa méchanceté.

Vers onze heures, las de rêver à ces choses terribles, comme tout le monde dormait, je descendis fermer la porte de notre

maison avant d'aller me coucher, selon mon habitude. La nuit était froide, des nuages couvraient le ciel, et sentant que cette fraîcheur me faisait du bien, je me mis à marcher le long de la rue, voyant au loin briller une lumière dans la maison de M. Jean : c'est là que reposait Louise !

La confiance qu'elle avait eue en moi plus qu'en tout autre, lorsqu'elle disait : " Demandez à M. Florence ! " cette confiance me touchait. Je me figurais qu'en me rapprochant à cette heure silencieuse, la pauvre enfant pouvait deviner ou sentir qu'un ami s'avancait vers elle ; c'était une idée superstitieuse, mais cela m'attendrissait.

Bientôt arrivant au haut de la rue, je vis cinq ou six cordes de bois de chauffage entassées au coin de la maison du maire ; et derrière ce bois, un peu plus loin, j'aperçus la lumière dans le bureau : M. Jacques veillait donc aussi !... Il ne pouvait pas dormir non plus, lui !...

Je m'arrêtai près de ce tas de bûches, regardant en face la fenêtre de la chambre où je me représentais Louise abandonnée des médecins, sans un mot de consolation, sans un ami pour lui tenir la main dans ce moment terrible où la vie s'en va ; entre la vieille garde-malade—qui tricote toujours au pied du lit des mourants, en écoutant leurs longs soupirs avec calme, pourvu qu'elle ait sa petite bouteille d'eau-de-vie sur la cheminée—et M. Jean assis là, le regard sombre, indigné de voir qu'on aimait mieux mourir, que d'épouser son garde général.

Ces idées m'aigrissaient le sang ; et moi qui ne suis pas un méchant homme, qui n'ai jamais frappé de ma vie un enfant à l'école, je me souhaitais la force de châtier ce monstre de la nature, me disant que George ferait bien de l'exterminer.

Mais comme au bout de quelques minutes, rien ne bougeait ; comme les deux lumières restaient immobiles dans l'ombre et que tout semblait devoir continuer ainsi jusqu'au matin, j'allais me retirer, quand un bruit attira mon attention,

On marchait chez M. Jean ; une seconde lumière parut à l'autre extrémité du bâtiment, puis elle s'éteignit ; un pas lourd se mit à descendre l'escalier, et la porte de l'allée en bas s'ouvrit avec précaution. Dans cette nuit noire, je ne voyais rien ; mais bientôt j'entendis quelqu'un traverser la rue et venir de mon côté. J'eus peur : — C'était peut-être M. Jean !... S'il allait me trouver là ! — J'entendis qu'on s'arrêtait... qu'on écoutait... Et tout à coup la grande taille de Jean Rantzau se dressa devant la fenêtre éclairée de M. Jacques. Il regardait, il se penchait pour voir à l'intérieur. Qu'est-ce qu'il voulait faire ? Je le croyais capable de commettre un crime ; mon cœur battait avec force. Il regarda longtemps, et finit par toquer doucement l'une des vitres.

Aussitôt une voix rude, celle de M. Jacques, qu'on reconnaissait très-bien au milieu de ce grand silence, cria :

—Qui est là ?

—C'est moi, fit Jean ; ouvre !

La lumière s'approcha et la fenêtre s'ouvrit. Les deux frères, après trente ans de haine, se retrouvaient face à face : Jacques, la lampe en l'air, ses grands yeux écarquillés de surprise, ses cheveux gris ébouriffés, l'air dur ; et Jean, le front penché comme un malheureux.

—Que veux-tu ? fit brusquement M. Jacques.

—J'ai à te parler, répondit Jean d'une voix humble.

Et comme son frère ne bougeait pas et le regardait, la mine hautaine, il ajouta tout bas :

—Jacques... ma fille va mourir !...

Jacques ne dit pas un mot ; il referma sa fenêtre et sortit ouvrir la porte de la maison ; puis ils entrèrent tous deux en silence, comme des ombres. Un instant après, M. Jacques rouvrit sa fenêtre et tira les volets.

J'attendis encore un bon quart d'heure, prêtant l'oreille ; mais aucun bruit, aucune parole n'arrivant au dehors, je repris le chemin de la maison, bien étonné de la scène étrange qui venait de se passer sous mes yeux. J'y rêvai toute la nuit ; ces deux figures, éclairées subitement au milieu des ténèbres, étaient comme peintes dans mon corpeau, et je me demandais :

—Qu'est-ce que ce'a signifie ?... Qu'est-ce qu'ils avaient à se dire ?... Qu'allons-nous apprendre maintenant ?

Je finis par m'endormir.

Le lendemain, jeudi, jour de congé, vers huit heures, ayant déjeuné, la curiosité me poussa d'aller voir M. Jacques, espérant découvrir quelque chose sur sa figure.

Je partis donc. J'avais quelques actes de l'état civil à expédier. Comme j'arrivais dans l'allée, Mme Rantzau descendait l'escalier avec une pile de chemises sur son bras ; la porte de la salle en bas était ouverte, et sur le plancher s'étalait une grande malle de cuir, déjà pleine d'un côté d'effets de toute sorte, habits, gilets de flanelle, brosses, souliers, enveloppés de journaux ; il ne restait plus qu'à remplir le gros couvercle à double fond, et la bonne femme continua son ouvrage.

M. Jacques, lui, en bras de chemise devant le petit miroir pendu à la fenêtre, finissait de se peigner la barbe.

Aussitôt qu'il me vit, il s'écria d'un ton brusque :

—Ah ! C'est vous !... J'allais vous faire appeler... Je pars ! Je vais à Sarrebruck... Un de mes hommes, là-bas, un gueux, vient de lever le pied ; il a fait banqueroute !... On ne trouve plus que des bandits, des misérables sur son chemin... Allez donc vous fier aux gens !... Canaille !... L'adjoint est prévenu... il va venir... Ah ! le voilà !...

—Bonjour, monsieur le maire, dit le père Rigaud en entrant. Vous m'avez envoyé chercher ; qu'est-ce qui se passe ?

—Il se passe qu'on veut me voler, dit M. Jacques ; un gueux, un marchand de bois de Sarrebruck, a filé du côté de Hambourg ou du Havre, après avoir vendu mon bois et empoché l'argent... Voilà !... Il faut maintenant que je coure après lui, avec mon rhumatisme, et que je tâche de faire arrêter le bandit avant qu'il soit sur mer.

—Ah ! dit Rigaud, c'est bien triste des choses pareilles... Et quand pensez-vous revenir ?

—Est-ce que je sais ? cria M. Jacques furieux. Si je mets la main sur mon homme, il faudra nommer des syndics à la faillite, plaider, graisser la patte des uns et des autres... Qui dit Prussien, dit voleur ! Et si le bandit a passé en Amérique, comme tous les banqueroutiers allemands, il faudra repêcher à droite et à gauche ce qu'il aura pu laisser, voir s'il a touché tout l'argent, mettre des oppositions... Ces affaires-là ne finissent jamais... C'est le diable pour en tirer quelque chose.

Ainsi parlait M. Jacques d'un air indigné. Nous ne disions rien, nous regardant tout stupéfaits.

Quand il eut passé les manches de sa capote, ouvrant le bureau, il dit à Rigaud :

—Vous allez me remplacer en attendant ; prenez le timbre de la mairie. Vous n'oublierez pas les publications pour la taxe des grains et le prix du pain. Vous signerez les bons du bureau des pauvres, les passe-ports et le reste. Florence vous mettra tout de suite au courant.

—Ah ! dit Rigaud, c'est pourtant bien ennuyeux de partir quand le temps le menace ; voyez, la pluie commence déjà.

—Hé ! cria le maire, à quoi bon parler de ça ?... quand il faut, il faut !...

Et prenant dans le secrétaire une grosse lettre cachetée aux quatre coins, il me dit :

—Monsieur Florence, mon beau-frère Picot, de Lutzelbourg, viendra ce soir ou demain ; vous lui remettrez ça de ma part, vous m'entendez ?

—Oui, monsieur le maire.

—Ne l'oubliez pas !... C'est une affaire entre nous, une affaire sérieuse...

—Vous savez bien, monsieur le maire, que je n'oublie jamais rien.

Alors regardant autour de lui, et voyant la malle faite, il en demanda la clef ; puis il se tâta les poches, jeta sur ses épaules le gros manteau de voyage à fermoir d'argent, s'enfonça sur les oreilles le bonnet de fourrure et sortit brusquement.

Sur la porte, le char à bancs attelé, avec sa grosse capote de cuir et ses rideaux à lunette, attendait ; la pluie commençait. Le domestique entra prendre la malle et la ficela derrière, tirant la bâche par-dessus.

Nous étions tous dans l'allée à regarder. La bonne mère Charlotte espérait au moins une embrassade ; mais M. Jacques était de si mauvaise humeur, qu'il n'y pensa pas et sortit, grimant le marchepied et rassemblant les rênes dans ses mains, en criant :

—N'oubliez rien !... hôte !

Comme la voiture partait, George, son large feutre rabattu, le caban sur les épaules et le grand bâton à la main, sortait de l'allée ; il passa tout sombre, sans dire ni bonjour ni bonsoir à personne, et remontant la rue pour se rendre au bois. Le vieux lui lança de côté un coup d'œil ; mais George continua son chemin sans tourner la tête, et la voiture passa près de lui, sans qu'il eût l'air de la voir.

M. Rigaud et moi nous attendîmes quelques instants encore que le plus gros de l'averse fût tombé, et nous nous rendîmes à la mairie tout pensifs.

XVIII.

Le départ de M. Jacques pour courir après son marchand de bois n'étonna personne ; c'était tout naturel, chacun en aurait fait autant à sa place. Marie-Aune et ma fille s'indignèrent même beaucoup, le soir, contre le gueux de Prussien qui forçait un pauvre vieux à se mettre en route par un si mauvais temps, malgré son rhumatisme, et je leur donnai raison.

Mais qu'on se figure la surprise des gens, lorsque le lendemain matin, au petit jour, on vit passer une seconde voiture couverte de paquets, semblable à l'autre, M. Jean au fond du

soufflet, son gros carriek sur les épaules, le bonnet de peau de renard sur les yeux, le tablier du char à banes relevé jusqu'au menton, regardant de tous les côtés du coin de l'œil, et fouettant les chevaux à tour de bras, comme un être honteux qui se sauve et craint d'être vu.

Alors s'élevèrent de grandes rumeurs au village; les gens accouraient des allées, des granges, des hangars; des figures se penchaient à toutes les lucarnes, et de ma chambre où je m'habillais, j'entendais la voix péngante de la grand'mère Bouveret, crier comme une trompette:

—Voilà le vieux hibou qui s'envole!... c'est mauvais signe!... quand ces oiseaux-là partent, c'est signe de mort à la maison!... Ah! bandit, tu te susses maintenant, ton mauvais coup est fait!... Tu n'oses pas rester pour l'enterrement!... Tu crains d'être assommé!... Tu n'en vas!... et la pauvre enfant reste seule avec la mort!... Il n'y a plus de ressources et tu pars!... Et dire que pas un honnête braconnier ne tire sur cet oiseau de malheur!... Ah! les hommes de ce temps sont bien lâches!... Hue!... hue!... Crier!... siffler, vous autres!... qu'il entende au moins qu'on le maudit, qu'on l'abouime, et qu'il ne revienne plus au pays.

Et la vieille Nanette Bouveret, sa tignasse grise sur les épaules, ses bras maigres et jaunes en l'air, les poings fermés, poussant des cris à vous faire dresser les cheveux sur la tête. La voiture était déjà loin, je ne sais si M. Jean pouvait l'entendre; mais de tous les coins et recoins, dans les ruelles, sous les échoppes, on criait, on sifflait, les chiens aboyaient, tout était en révolution.

Ainsi s'échappa M. Jean; et nous pensions tous, comme la vieille chaudière, que c'était un mauvais signe; une tristesse profonde s'empara de mon âme, je me disais:

—Florence, il n'y a plus d'espérance, sans cela le vieux ne s'en irait pas... C'est fini!...

Je n'avais pas faim, je ne pouvais déjeuner; et, rêvant aux grandes misères humaines, à cette pauvre Louise, à cette fleur de jeunesse et d'amour, sacrifiées à la haine d'un vieillard, je me disais que les lois de l'Éternel sont impénétrables; je m'écriais en moi-même: Que votre sainte volonté soit faite, ô Seigneur! sans pouvoir obtenir la résignation de mon cœur, car l'extinction de la beauté de la jeunesse, de l'amour, de tout ce qui donne et fait aimer la vie, est en quelque sorte contre nature; notre faible esprit ne peut le concevoir.—Et puis je pensais à George, et mon cœur se déchirait!...

Or, Marie-Anne étant sortie chercher des nouvelles, revint tout essoufflée à sept heures; en misant:

—Florence, est-ce que tu n'as pas une lettre pour M. Picot?

—Oui, lui répondis-je: elle est là, serrée dans mon tiroir.

—Eh bien! dit-elle, va bien vite chez M. Jean; M. Picot est arrivée hier au soir pour le remplacer; va lui porter la lettre, nous saurons ce qui se passe; dépêche-toi, Florence!

C'était la curiosité qui faisait parler ma femme; mais étant moi-même très-inquiet, je me dépêchai de suivre son conseil. Ayant donc mis la lettre dans ma poche, je sortis au milieu de l'émotion générale. Tout le monde me regardait passer; quelques-uns, voyant que je me dirigeais vers la maison de M. Jean, voulaient m'arrêter et me poser des questions; mais je ne les écouvais pas, et je poursuivais mon chemin.

La première chose qui me frappa, ce fut le calme de cette

grande demeure, où rien ne bougeait, tandis que d'hors tout était en mouvement.

Je trouvai M. Picot, avec sa large capote de molleton et ses cheveux gris qui tombaient en boucles derrière la nuque, tranquillement assis devant le petit secrétaire de la salle en bas, en train d'écrire une lettre. Il semblait paisible, sa bonne figure honnête et franche respirait une sorte de satisfaction intérieure; et, me voyant entrer, il dit en souriant:

—Ah! c'est vous, monsieur Florence; vous arrivez bien; Je suis content de vous voir, asseyez-vous.

—Comment va Louise, monsieur Picot? lui demandai-je tremblant, ne pouvant modérer mon impatience.

—Bien!... aussi bien que possible!... fit-il en continuant d'écrire.

Puis, ayant fini sa lettre, tout en allumant la bougie pour la cacheter, il ajouta, ses gros yeux humides de larmes:

—Oui, tout va bien maintenant; la pauvre enfant est remise de ces horribles secousses... Elle est encore faible, bien faible; c'est tout naturel; mais elle se remettra, mon cher monsieur Florence, dans quinze jours ou trois semaines, j'espère la voir sur pied.

—Ah! Dieu vous entende, monsieur Picot, vous me rendez la vie par cette bonne nouvelle!... Depuis la dernière consultation, je croyais Louise à la dernière extrémité!... C'est un miracle!...

—Oui, dit le brave homme, un vrai miracle!...

Ensuite, après avoir fait goûter la cire et mit le cachet, se retournant vers moi, la figure joyeuse:

—Vous avez quelque chose pour moi, de beau-frère Jacques?

—Oui, une lettre, la voici.

—Ah! bon, bon, fit-il en l'ouvrant et chaussant ses besicles de corne sur son nez. Il s'approcha de la fenêtre, et lut très attentivement; puis revenant s'asseoir au secrétaire, et posant sa grosse main sur la lettre ouverte, il s'écria tout joyeux:

(La suite au prochain numéro.)

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire. L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1759 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.